

grand comme de Québec à Montréal, et qu'il en faut des routes là-dedans : il s'est vendu au-delà de mille terres, rien que cet été, et il s'en écoulerait bien davantage si la propagande colonisatrice pouvait agir sans crainte d'exposer les gens à l'isolement, à l'ennui et à la misère, loin des magasins, du médecin, de l'église et de tout.

On objecte qu'on ne réussit même pas à dépenser les cent mille piastres, faute de terrassiers pour ouvrir les routes. Mais aussi, pourquoi ne vouloir engager que les colons déjà rendus, qui refusent cette besogne peu payante ? Eux qui gagnent six ou sept piastres par jour, à faire du bois de pulpe sur leur défriché, vont-ils se contenter de \$2.50 et laisser là leur terre ? Certes, ils veulent que les routes se fassent, tout comme nous désirons les rues d'asphalte, mais en laissant à d'autres la brouette, le pic et la pelle.

Quand l'Ontario a voulu faire pour cinq millions de piastres de chemins devant le colon, plus rare et moins ardent là qu'ici, il a recruté dans les villes et partout des équipes de Polonais, de Suédois et d'autres experts ès-construction de routes. Que ne fait-on de même ici, comme le proposait carrément un de ces colons de forte race venus de Chicoutimi : " S'ils veulent des bons hommes pour la pelle, c'est les Polonais ; nous autres, on est bâti pour la hache, et on fait de la terre. "

Si l'on veut traiter les colons comme des gens civilisés, et leur ouvrir des routes d'avance, il faut d'abord donner un grand coup pour combler les arrérages, et rejoindre le défricheur : or pour se mettre simplement à flot et atteindre le dernier lot actuellement concédé, il faut un subside initial d'au moins deux millions, et une cinquantaine d'équipes de terrassiers et de constructeurs de ponts. Après ce début héroïque, notre province, dont le budget annuel est de douze millions, pourrait accorder 500 000 à 800 000 piastres chaque année, en augmentant le subside, suivant la progression des colons, qui se feraient toujours plus nombreux et mieux choisis.

Il s'agira bientôt d'un chemin de fer descendant de l'Abitibi au Témiscaming, comme dans l'Ontario, et facilitant la rapide éclosion de cinquante nouvelles paroisses. Heureuse nécessité que celle de dépenser parce que la race s'accroît trop vite ! Par contre, c'est un piètre calcul et une hideuse mesquinerie que de modérer la poussée colonisatrice parce que cela occasionnerait quelques déboursés : un excellent curé de campagne du Manitoba disait que " c'est refuser une bonne vache parce qu'il faudrait acheter une chaudière à lait ! "

Pourquoi aussi nos particuliers ne seraient-ils pas assez entreprenants pour se former en compagnies, comme les Ontariens qui ont bâti le " Témiscaming et Nord-Ontario " et l' " Algoma Central " qu'ils se payent maintenant en vendant de larges concessions de terres aux colons ?